

# Contribution du Maroc dans l'élaboration culturo-scientifique de l'Humanité

## I

Abdelaziz Benabdallah  
Membre de l'Académie du Royaume du Maroc  
et des Académies Arabes  
(Etude élaborée pour la Commission chargée au sein de  
l'UNESCO, de l'histoire de la science et de la Culture  
dans le Monde)



Le Maroc occupe une position-clé qui domine deux des secteurs les plus actifs et les plus civilisés du Monde : La Méditerranée et l'Atlantique. Le Maghreb qui, pendant plus d'un millénaire, a porté l'étendard de la civilisation musulmane en Occident, l'étendard toujours un "lieu géométrique" essentiel dans les rapports internationaux. Cette heureuse situation n'a pas manqué d'influer sur les destinées historiques du Maghreb qui assumait, très tôt, le rôle de médiateur et de syncrétisateur entre deux mondes. Sa quadruple vocation : africaine, orientale, méditerranéenne et atlantique, a fait de lui le point de contact de deux civilisations qui n'ont cessé d'agir, l'une sur l'autre, depuis plusieurs siècles, pour livrer à l'humanité une synthèse éclectique d'une portée universelle.

Il est curieux de constater que la science au Maghreb, fut, dès le début une option d'ordre religieux, cultivée au sein de la mosquée et notamment l'Université de la Karaouiyène édifée en l'an 859/245 h. L'hommage rendu à la Science par l'Islam est un acte sublime d'adoration. "La science est, en effet, plus méritoire que la prière", fait remarquer le promoteur de l'Islam, le Messager Sidna Mohammed ; "un seul homme de science - dit-il - a plus d'emprise sur le démon qu'un millier de dévôts..." Les savants sont les héritiers des prophètes dont le seul patrimoine légué au Monde est, précisément, la science". Le Maghreb, façonné par cet Islam agissant, tient en grande estime les sciences appliquées d'intérêt pratique, les expérimentations positives, le doute créateur et la persévérance dans l'étude et la recherche. C'est pourquoi, la science, dans la tradition maghrébine, prime le culturel.

Fez, dans laquelle Gautier voit "un miracle d'adaptation à l'état oriental" a été édifée au début du IX<sup>e</sup> siècle, au croisement des grandes routes et devint rapidement le centre culturel du Maghreb. Huit

cents familles arabes y affluèrent en 814 J.C., venant des faubourgs de Cordoue, capitale Oméiade de l'Andalousie. Bientôt, trois cents autres familles vinrent de Kairouan, considérée, alors, comme la plus grande cité musulmane de l'Afrique du Nord. "Ainsi, la vieille patrie des docteurs de l'Islam se mettait à l'école des Berbères de l'Ouest"<sup>(1)</sup>

Lettrés et savants policés, une bonne partie des nouveaux venus firent rayonner des idées nouvelles qui devaient engendrer un mouvement d'évolution. Les deux pôles de l'Islam occidental fournirent au Maroc les éléments de sa civilisation.

Même après la dislocation du Royaume Idrisside, les grands princes de la Dynastie continuèrent à fonder de petites capitales qui devaient, à l'envi de Fez, adopter peu à peu et répandre autour d'elles, les formes de la civilisation musulmane". Dès le V<sup>e</sup> siècle de l'hégire, les grands centres étaient déjà les foyers d'une civilisation de teinte andalouse où un large mécénat encourageait la culture et la science, dès le IV<sup>e</sup> siècle de l'Hégire, d'après El Kanouni qui cite un orientaliste, auteur d'une brochure sur l'art dentaire au Maroc, une école de médecine aurait été édifée à Fez, à l'époque où l'Andalousie dépendait de Marrakech, capitale de l'Empire, un ensemble de médecins de toutes spécialités ont été attirés par la Cour Almoravide et Almohade dont elle encourageait la mission clinique et enseignante, les recherches thérapeutiques et pharmaceutiques dans les hôpitaux. Le Maghreb a connu alors toute une lignée de médecins dont quelques uns eurent une réputation universelle.

Renaud affirme que nous ne pouvons guère dissocier l'étude de la médecine au Maroc de celle de la biographie des savants andalous qui ont suivi les Rois du Maroc de Séville et Cordoue à Fez et Marrakech ou Aghmat.



Le Maroc a donc le droit d'adopter les Avempace, Ibn Tofaïl et Ibn Rochd <sup>(1)</sup>.

L'Espagne musulmane couronnait - dit Leclerc (II,8) - cinq siècles d'une civilisation brillante et alors sans égale par un riche épanouissement de philosophes et de médecins. Les Almohades favorisèrent les sciences ; mais leur intolérance de néophytes retirait d'une main ce qu'elle donnait de l'autre... Jamais cependant, en dépit de ces entraves, la pensée ne prit un aussi libre essor et n'eut de pareilles audaces.

L'Afrique a eu, à travers les Sanhaja almoravides qui déferlèrent du Sud, un impact sur la civilisation tant Maghrébine qu'Andalouse. Tant d'archives arabes dont quelques unes demeurent encore manuscrites, dépeignent cette influence saharienne bénéfique sur une des civilisations les plus marquantes du Monde. L'étude critique de ces textes inédits réfutent certaines thèses, comme celle de Dozy qui prétend que la conquête almoravide avait provoqué "une brusque et funeste révolution" "La civilisation - dit-il céda la place à la barbarie, l'intelligence à la superstition, la tolérance au fanatisme"<sup>(2)</sup>. Mais un orientaliste espagnol, Codera, a entrepris de réviser le procès <sup>(3)</sup>.

Les sources arabes sont à la base de cette méprise, car certains auteurs musulmans, surtout des Maghrébins n'ont voulu voir dans le promoteur du mouvement Almoravide, Ibn Tachfin, et ses compagnons que des saints de l'Islam, faisant abstraction de leurs qualités profanes. Or, le saharien Ibn Tachfin eut au moins Lemérite de prendre à son service des personnages distingués qu'il trouvait chez les Reyes de Taïfas ملوك الطوائف ; ces sahariens, purs originaires d'Afrique, établirent donc une transition honorable entre l'âge des Reyes de Taïfas et celui des Almohades, et furent aussi les agents de liaison entre l'Espagne, c'est-à-dire tout l'Occident et l'Ouest de la Berbérie <sup>(4)</sup>. Le XII<sup>e</sup> siècle, des Almoravides et des Almohades, fut ainsi "le grand siècle scientifique de l'Espagne musulmane" <sup>(5)</sup>.

Plusieurs médecins arabes, soit au Maghreb soit ailleurs dans le monde musulman, ont cultivé maintes branches scientifiques avec les sciences médicales et naturelles, telles les mathématiques, la philosophie, l'astronomie etc...

La sagesse comportait au temps des Almohades toutes les branches de la philosophie et des sciences. Mais il semble qu'une certaine différenciation s'est établie, après les Almohades, où le terme Al-Hakim

concernait l'oculiste, spécialiste des maladies de l'œil tandis que le médecin (el-tabīb) était un simple généraliste.

"Les Arabes s'engagèrent, dès le IX<sup>e</sup> siècle, dans des voies inconnues des Grecs, soit en fécondant les notions qu'ils en ont reçues, soit en systématisant <sup>(7)</sup> L'ensemble des connaissances dont ils sont les possesseurs.

Point n'est besoin de noter, que dans nos rapports avec l'Occident Antique, la pensée grecque, que ce soit sur le plan philosophique ou scientifique (notamment médical) a été toujours, jusqu'au siècle dernier, un thème d'attraction, à la fois pour nos savants et nos souverains. Le fameux postulat d'Euclide, grand mathématicien grec du III<sup>e</sup> siècle av. J.C., fut, depuis un millier d'années, la base des études à l'Université Karaouyène. "Les éléments" euclidiens figurent en tête des ouvrages qui ont été commentés et traduits par des dizaines de mathématiciens maghrébins. Platon (428-347) avant J.C.), disciple de Socrate et Maître d'Aristote, est l'auteur des "Dialogues", traduits en arabe par le maghrébin el-Blidi. Une nouvelle édition a été publiée à Rabat, par le Bureau de Coordination de l'Arabisation en 1970. C'est à travers ce traité célèbre que le Maroc a pu connaître et apprécier la philosophie de Socrate, sur la science morale et la promotion de l'homme. C'est là une fresque en miniature, donnant une idée de l'échange millénaire entre la pensée grecque et la pensée arabe, à travers le Maghreb, dont la capitale intellectuelle Fès, a été considérée comme l'Athènes de l'Afrique. Les échanges maghrébins avec les savants romains, notamment sur le plan médical, sont attestés par une récente découverte. Une statue d'Esculape, dieu romain de la médecine, imberbe, a été en effet trouvée à Volubilis <sup>(8)</sup>.

L'œuvre entreprise dans le vieux Maghreb, en vue de protéger l'hygiène et la santé publique, loin d'être idéale, n'était cependant pas négligeable pour l'époque. Un maristân était fondé, pour la première fois, à Marrakech, sous les Almohades. D'après l'auteur contemporain du "Moojib", il aurait constitué un véritable hôpital, digne des hôpitaux d'Orient. Cet hôpital non seulement - dit Millet en 1925 - laissait bien loin derrière lui les maladreries et les hôtels - Dieu de notre Europe chrétienne, mais ferait encore honte aujourd'hui aux tristes hôpitaux de la ville de Paris" <sup>(9)</sup>. On saisit aisément l'importance de telles institutions, en constatant que l'Europe fut encore au stade de la médecine cabalistique. L'Eglise réprouvait, alors, toute médication, comme un défi à Dieu qui punissait par le mal physique. Cette



ère dite "de la foi" ne prit effectivement fin qu'au début du XII<sup>e</sup> siècle, sous l'influence de la civilisation andalouse.

Nous allons passer en revue les grands savants que le Maghreb a connus sous les Almoravides et les Almohades :

— Ibn Badja Abou Bekr Mohammed ben Yahia Ibn Saygh, dit Avempace, fut pendant vingt ans le vizir d'Iahya ben Tachfin et mourut jeune à Fez en l'an 1138 J.C./533 h. Ibn Abi Ossaïbiah le compare à El Farâby et le place au-dessus d'Avicenne et d'Al Gazaly. Ses connaissances embrassaient la musique, outre la médecine, les mathématiques et la géométrie. Son ouvrage le plus original d'après Munk<sup>(10)</sup> est le "Régime du solitaire". Seule une traduction hébraïque existe encore, dans la Bibliothèque Bodléienne (Catalogue, 1<sup>er</sup> Vol, 1<sup>ère</sup> partie)

— Ibn Tofaïl, Abou Bekr Md ben Abd el Malik, naquit à Guadix au début du XIII<sup>e</sup> s. Disciple d'Avempace, ses études - remarque Leclerc (T.II p. 113) - portèrent sur toutes les connaissances humaines ; il excella dans la philosophie, les mathématiques, la médecine, la jurisprudence. Il devint ministre et médecin de l'Emir Almohade Youssef, remplacé par Ibn Rochd qui lui doit sa vocation philosophique - Al Bitrouddi (Alpetragius) comptait parmi ses disciples. Il mourut à Marrakech en 1185 J.C.. Il nous laissa un célèbre ouvrage "Hay ben Iaqdhân" ou (le vivant fils du vigilant), sorte de roman philosophique "où il nous présente - souligne Leclerc - Les évolutions successives d'un homme isolé dès sa naissance et arrivant par l'observation et le raisonnement aux plus hautes vérités philosophiques et religieuses. Pocoche l'a publié en arabe et en traduction Latine

— Abou Al-Alâ Zohr est le fils d'Abi Merouân ben Zohr, il mourut en 1131 J.C après avoir reçu la faveur des Almoravides. Ce fut un praticien réputé pour ses pronostics qui se tiraient du pouls et de l'analyse des urines.

— Abou Merouân Abdel Mâlek ben Abi Al-Alâa dit Avenzoar, est le plus éminent de la famille. C'est un praticien dont le génie médical tire sa grandeur d'une expérience basée sur l'observation ; il est, pour certains, le plus grand médecin de l'école arabe auquel seul Razès est comparé. Son principal ouvrage, le "Teissir" est un chef-d'œuvre qui concrétise ses options médicales où il se montre indépendant et créateur. Le Teissir a été traduit en latin et maintes fois publié. Avenzoar le dédia à son célèbre disciple : Averroès. Il y parla de son séjour à Marra-

kech où il fut, semble-t-il, chargé de la direction d'un hôpital.

Son autre ouvrage a pour titre "L'Iqtisâd", dédié à l'Emir Ali ben Youssef ben Techfin, et comportant une synthèse originale sur une double médecine : celle du corps et celle de l'âme. La psychiatrie est alors étayée par l'étude des maladies organiques. Il fut là un innovateur recommandant la contraception, par ordonnance de recettes qui empêchent la grossesse.

Abou Bekr Md ben Ali Merouân ben Zohr dit Al Hâfidh, est un médecin de génie ; il était versé dans les sciences islamiques ; Yacoub l'Almohade le chargea de la recherche des ouvrages proscrits de philosophie. Averroès, Maïmonide et tant d'autres en furent les victimes qui cherchèrent refuge hors du Maroc. Il mourut en l'an 596 h/1199 J.C., empoisonné avec sa sœur qui fut, elle et sa fille gynécologues.

— Abdellah ben Abi Bekr ben Zohr, remplaça très tôt son père auprès d'El Mansour ; il fut, dit-on, empoisonné en 1205 à Ribath Sala, le seul ouvrage qu'il put élaborer traitait des maladies des yeux.

— Abou Merouan Abdel Malek et son frère Abou el Alâa, fils d'Abdellah ben Zohr furent également d'éminents médecins, contemporains d'Ibn Abi Ossaïbiah auteur d'un lexique biographique des grands médecins arabes.

— Ibn Rochd Abou Al Oualid Md ben Ahmed dit Averroès est (le plus grand nom de l'Espagne musulmane)<sup>(11)</sup>, grâce à sa supériorité en philosophie plutôt qu'en médecine. Il est disciple d'Ibn Tofaïl qui lui conseilla de commenter Aristote dont l'Almohade Youssef ben Abdel moumen, (versé dans la connaissance de la philosophie grecque, se plaignait de l'obscurité de ses traditions, ce qui lui vaudra plus tard le surnom de (commentateur par excellence) . Youssef et son fils El Mansour en firent leur premier médecin. Mais ses ennemis, envieux de sa rapide ascension, l'accusèrent d'irreligion. il fut exilé à Lucena près de Cordoue, et ses biens confisqués . Il mourut à Marrakech en 1198 J.C peu de temps après être rentré en faveur auprès d'El Mansour.

Ses commentaires sur Aristote furent traduits dès le commencement du XIII<sup>e</sup> siècle par Michel Scot, puis par l'Allemand Herman. A Padoue se constituait une école où les doctrines d'Averroès faisaient le fond de l'enseignement jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Le koulliyat ( Colliget) est la principale œuvre médicale d'Averroès. En fidèle disciple d'Aristote, Averroès